

## **Je rêve d'une glace...**

Je rêve d'une glace d'une limpidité absolue et d'une dureté maximale et où chaque pas que l'on ferait nous porterait de vingt à trente mètres en avant. Je rêve de patins aux lames aiguisées comme des rasoirs et de piolets aux pointes affutées qui la pénétreraient quelque soit sa dureté. Elle aurait la couleur du verre des bouteilles anciennes, sans altération quelconque. Elle serait d'une perfection jamais vue. Quoiqu'elle ne laisserait voir, de par son épaisseur formidable, ni l'eau ni les algues ni même les pierres ou les roches sous-jacentes. Elle serait telle qu'on suppose qu'elle était en l'an mille et que l'homme n'habitait pas la région.

Ce serait une glace vierge où personne n'aurait passé, et d'un bout à l'autre du lac, sans trace aucune, même pas celle d'un animal quelconque. Un miroir. Et le lac serait long en temps d'au moins une heure. Et moi j'irais, piochant, lançant la jambe, et la gauche, et la droite, m'appuyant sur mes deux piolets, ayant trouvé le rythme exact où l'on avance le plus et où aucune énergie ne se perd. Et ainsi j'irais longtemps, presque sans peine. Je n'entendrais que mon souffle et le bruit de mes patins et de mes piolets. Et ce rythme même me bercerait. Je n'aurais pas de lassitude, qu'une exaltation maximale du fait de mouvements bien coordonnés. Alors je serais heureux de vivre, loin de mes soucis ordinaires. Je n'aurais ni maison ni pays ni métier ni même une occupation quelconque. Il n'y aurait que le lac, la glace et moi.

C'aurait été par une nuit claire, avec la lune toute grosse au-dessus des montagnes et le ciel étoilé. Et la lune et les étoiles se refléteraient sur le lac. Et l'on y irait sans risque aucun de tomber, la glace ne révélant aucune fente, lisse d'un bout à l'autre, et sans la moindre aspérité. Il n'aurait pas neigé depuis vingt jours. Il n'y aurait même pas à la surface ces points de givre que l'on y décèle parfois les périodes de grands froids.

Je serais parti en fin de journée pour m'en aller vers le couchant. La nuit peu à peu m'aurait rattrapé pour me noyer bientôt. Mais n'y aurait-il pas eu la lune et les étoiles pour me guider ? Et le froid, si intense aurait-il été, ne m'aurait pas gêné. Ecoute ton souffle, régulier, le bruit de tes patins sur la glace et celui de tes piolets que tu plantes avec la régularité d'un métronome. Tu suis le grand balancement de tes bras et de tes épaules. Tu glisses. Aucune douleur, ni dans le dos ni dans les bras. La tête claire. Tout est limpide. Tu es hors du temps. Tu respires. Et parfois si la glace craque, tu ne t'en inquiètes pas, c'est naturel, cela prouve sa qualité.

Le lac est immense dont tu n'arriveras pas à bout. Il va entre ses collines et l'on ne devine pas son extrémité. Mais qu'importe. Pourquoi faudrait-il que cela se finisse ? Au contraire, il t'en coûterait qu'il y ait un terme. Tu voudrais même que cette soirée t'emporte vers l'éternité sans que tu ne te sois aperçu de rien. Va, pioche, lance bras et jambes, respire. Le monde lui-même est immense où tu as trouvé ta place. Tu ne penses à rien d'autre qu'à ta vie présente, à ton cœur

qui marche, à tes mouvements. Tu laisses partir tes bras en arrière, lance les devant, pique, tire, avance. Formidable. Glisse, glisse, ce n'est pas le silence, c'est le bruit de ton passage. Tu es fils de Dieu. Dieu te parle alors que tu as laissé les hommes en arrière, eux si compliqués, si troublants. Ici ce n'est que la simplicité. C'est le début du monde. La pureté. L'oubli du péché. C'est une vie propre dont ton cœur reste le centre. Et toi, tu participes de ce monde minéral où les étoiles scintillent plus encore de ce qu'il fait si froid.